

Léo Beker-Gomez

L'INSTANT QUI PRECEDE



LE CHOUCAS NOIR
(ÉDITIONS DU CHOUCAS)

DANS LA MÊME COLLECTION

LA TRACE DU DIABLE
Gérard Laveau

PETITES VACANCES AVEC LA MORT
Gérard Laveau

SILENCE! ON TUE
Corinne Morel

AFFAIRE DE CŒURS
Fernand Héroux - Liz Morency

LE TRACASSIN
Trevor Delocktey
traduction Thierry Falissard

LES SAIGNEURS DE LYON
Bernard Schreier - Luc Trassoudaine

ON ACHÈVE BIEN LES CADAVRES
Fred Belin

LOTO MEURTRIER
François Quentin

*Merci à Véronique Duthille et Laurent Pernice,
mes perdreaux préférés.*

© EDITIONS DU CHOUCAS 1998
ISBN 2-909864-23-7
ISSN 1281-7120
couverture par Louison Cresson

A la memoria de Marcelo Kurlat.
A Mariana Kurlat.

La Bête s'avançait - enfin! - d'une allure décidée. D'un œil, je voyais s'agrandir des cercles concentriques : son œil à elle. Noir et blanc. Comme le mille d'une cible. Ce n'était pourtant pas là qu'il fallait frapper, mais un peu plus bas, près de l'ouïe.

De toute façon, le tir à l'arbalète n'est pas une science exacte, surtout par huit mètres de fond, dans la pénombre du soleil couchant. On peut palabrer tant qu'on voudra, ce n'est qu'en connaissant bien son fusil que l'on peut placer sa flèche à l'endroit désiré, et encore, pour quelques tirs seulement. Après, les élastiques durcissent, ou la flèche se tord imperceptiblement, et l'on rate des proies faciles avant de s'adapter aux nouvelles conditions. Sans oublier que, pour faire ce genre de commissions, on ne peut compter que sur l'air emmagasiné par les poumons avant la descente; que l'on se tient à un rocher hérissé d'oursins dont les piquants traverseront le gant dès que l'on tentera de changer de prise; que l'on n'a le droit ni de bouger, ni de lâcher des bulles, ni de fixer sa future victime avec plus d'un œil à la fois, sous peine de l'effrayer. Tout cela sans cesser d'émettre des petits bruits gutturaux afin d'éveiller sa curiosité et de l'attirer vers soi. Dans le coin, on appelle ça « pêcher à l'agachon ».

Je distinguais nettement le bandeau noir vertical derrière son œil et la tache dorée sur son front : c'était

bien ma daurade! Je l'avais découverte trois ans plus tôt, au même endroit. Cela faisait trois étés que je tentais de la capturer sans y parvenir. Elle disparaissait au milieu de l'automne pour revenir l'été suivant, nullement impressionnée par mes tentatives. J'avais tout essayé pour l'avoir à portée de tir : me mettre à l'eau aux aurores, ou bien au couchant, les jours de mistral, les jours calmes... Tout! J'en étais arrivé à la conclusion que ce qu'il me fallait, c'était un jour sans trop de vent ni de courant, après un coup d'ouest ramenant une couche d'eau douce du Rhône sur Marseille. Cette coïncidence de phénomènes rend la visibilité nulle dans les cinq premiers mètres. Ce qui fait qu'on peut se planquer à huit mètres - où l'eau est claire - sans que la descente ait effrayé les poissons. C'est dans ces cinq premiers mètres que ma daurade aimait à grignoter quelques moules le soir avant d'aller dormir.

J'avais fini par tomber sur un jour comme ça. Ça paraît incroyable mais à la longue, à Marseille, tout finit par arriver. Même le fait de dénicher des daurades de quatre kilos au bout de la digue des Catalans, autant dire en pleine ville. Et pourquoi pas? J'y avais déjà croisé un banc d'énormes lichés argentées, des balistes - une espèce de poisson tropical - , des barracudas et un immense et flasque poisson-lune...

Le bout de la digue des Catalans est connu de tout le monde. Notamment des pêcheurs et des touristes. C'est là que les navettes pivotent avant de foncer à toute allure sur le château d'If et les îles du Frioul. Je me demande parfois si leurs pilotes ne font pas des paris à qui serrera la digue au plus près. Ou à qui enroulera le premier son bateau autour de la balise de la digue.

* * *

Sans faire de philosophie à la petite semaine, on peut dire que la pêche sous-marine telle que je la pratique ressemble étrangement à certaines phases de la vie : vous devez deviner quel est le moment qui précède l'instant où le poisson, ayant rassasié sa curiosité à votre égard, va se volatiliser sans laisser d'adresse. C'est là qu'il faut tirer. Avant, le tir est trop court, pas assez puissant, et on bousille une belle bête qui va finir dévorée par des

crabes au fond d'un trou. Après, le poisson a filé.

L'instant qui précède... Si on pêche, c'est pour retrouver ce moment-là. Pour s'entraîner à le reconnaître, qu'on soit sous l'eau ou dans la vie terrestre, et à en tirer profit. Ce n'est pas pour le poisson. Le poisson ramené n'est que la preuve que l'on a su reconnaître et profiter de ce moment-là. Une preuve parlante pour d'autres initiés. Pour d'autres candidats à ce type d'apprentissage. Pour d'autres encore qui, comme moi, ont raté les deux ou trois occasions en or que la vie doit légitimement offrir à chacun, et qui se le reprochent. Ceux-là veulent être prêts pour le cas où une autre occasion du même genre se présenterait. Une dernière occasion.

D'où il découle que les Marseillais devaient être particulièrement satisfaits d'eux-mêmes, ce soir-là. Sinon le bout de la digue des Catalans aurait grouillé de chasseurs sous-marins quand la navette du château d'If pivota vers le large. Et il n'y avait personne. A part moi, bien entendu.

La daurade freina sans effort en pleine eau, stoppée par le bruit d'un moteur. Elle était trop loin pour moi. Au lieu de basculer dans la quatrième dimension, ou dans l'hyperespace, comme les daurades savent le faire quand elles sont pressées, elle fit demi-tour et remonta le long de la pente rocheuse en ondulant lentement, jusqu'à disparaître dans le brouillard aquatique de l'étage au-dessus.

J'étais furieux. Je ne m'étais jamais senti aussi méprisé de ma vie. Mes poumons commençaient à me rappeler ardemment leur existence. Je me mis à palmer vers la surface de toutes mes forces. Je songeai même un instant à me délester de ma ceinture de plomb à quatre cents francs, pour remonter plus vite. Nah... Plutôt mourir d'une syncope. Il paraît qu'on ne se rend même pas compte qu'on meurt.

Le bruit du moteur devenait assourdissant.

Je me demandai si, dans ce brouillard, je n'allais pas émerger pile sur la trajectoire du bateau...

Je crevai la surface. Ce que je croyais être une navette n'en était pas une. C'était une vedette de pêche sportive. Elle était à ma hauteur, sur un cap inoffensif pour moi, à trois bons mètres de distance.

Je hurlai en direction du pilote, pour me passer l'angoisse, sachant que le bruit du moteur couvrirait mon cri. Erreur. Quelqu'un à l'arrière du bateau tourna brusquement la tête.

Je la reconnus malgré toutes ces années : c'était ma femme morte.

* * *

La pêche sous-marine est interdite après le coucher du soleil. Mais vous avez le droit de rentrer à la nage de l'endroit où vous chassiez, même dans l'obscurité la plus totale. Quoiqu'il ne fasse jamais vraiment noir, en face de la digue des Catalans. Il y a les réverbères, les phares des voitures, les lumières des maisons, et même celles de Notre-Dame-de-la-Garde, toute dorée, en haut de sa colline. Pour ça, on ne risque pas de se perdre ! Il suffit de nager sur trois cents mètres en direction de la Corniche et c'est tout.

Malheureusement, vous n'êtes pas le seul à vouloir rentrer à cette heure du jour. Et c'est bien là le problème : tous les bateaux de pêche ou de plaisance font de même. Et, pour entrer dans le Vieux-Port, la moitié d'entre eux va emprunter la passe entre la digue des Catalans et la Corniche. C'est-à-dire qu'ils vont couper votre trajectoire. « Couper », c'est bien le mot. Car si vous ne voulez pas vous faire découper en fines tranches par l'hélice du bateau d'un joyeux pêcheur, à mille lieues de s'imaginer qu'il puisse y avoir des fous capables de traverser la passe à la nage la nuit tombée, vous avez intérêt à bien choisir votre moment et à palmer très, très vite...

Je me demande encore comment j'ai fait pour parcourir d'un trait, sans incident, les trois cents mètres de la passe. Peut-être que je suis cocu. Ou peut-être que, sans le vouloir, j'ai attendu suffisamment longtemps pour que tous les bateaux du Vieux-Port soient rentrés. En fait, plus je tente de me rappeler les événements qui ont suivi ce que j'ai raconté plus haut - à savoir que j'étais en train de chasser et que j'ai vu ce que j'ai vu sur la plage arrière d'une vedette de pêche au gros, etc. - moins je m'en souviens.

* * *

La première image qui me revienne, c'est que j'étais enserré dans une espèce de robot-bibendum noir, luisant d'eau de mer, dont les mouvements étaient plus ou moins sous ma responsabilité, et à l'intérieur duquel je traversais la Corniche, dans un vacarme de freins et de klaxons, en dehors du passage clouté qui se situe face à l'ancien dépôt de trolleys des Catalans.

Le gars qui était occupé à voler mon autoradio eut l'air déçu plus qu'effrayé en voyant s'asseoir à côté de lui un type hagard, en combinaison de plongée mouillée. Il s'est éloigné, les mains dans les poches, en jetant quelques coups d'œil par-dessus son épaule. Mais il n'est pas allé pas très loin. Peu après, constatant que je ne bougeais pas, que je ne disais rien, il est revenu finir son boulot. Sous mon nez.

Personnellement, je m'en fichais pas mal, de l'auto-radio.

J'avais autre chose en tête : je voulais savoir si c'était mon cerveau qui avait inventé cette image de ma femme, ou si la fin des temps était survenue, entre midi et deux, sans que je m'en aperçoive, et si les morts commençaient à ressusciter et à sortir de leurs tombes.

I

Arrivé devant chez moi, je vis une bagnole de flics garée en double file. Voiture banalisée... tu parles! Ses trois occupants auraient pu tout aussi bien porter un gyrophare sur la tête. Mais ils devaient le faire exprès, pour éviter de se faire détrousser. Ça m'avait tout l'air d'être des stagiaires.

Le cinéma était fermé. Normal. Ma montre étanche avec profondimètre marquait zéro de profondeur et deux heures du matin. Même le samedi il n'y a pas de séance à deux plombs, et d'ailleurs on n'était pas samedi.

Nouria avait fermé la salle toute seule, comme une grande. Je vis avec Nouria et j'exploite cette salle de cinéma. Il y avait de la lumière à l'étage. Nouria veillait. La connaissant comme je la connais, ce n'était sûrement pas parce qu'elle se faisait du souci pour moi. C'était l'odeur de flic. Elle ne supporte pas. Ça devait l'empêcher de dormir. Moi, je n'ai rien contre les flics. En France du moins. Et je n'arrive pas à faire la différence entre leur odeur et celle du commun des mortels.

Je me suis garé sur le trottoir devant chez Rachid. Il sait que quand je fais ça, c'est que je suis rentré tard de la pêche, que je n'ai pas trouvé de place et que j'ai du poisson pour lui. En échange, le lendemain matin, après avoir ouvert son magasin, il me gare ma voiture dès qu'une place se libère.

* * *

— Salut, la jeunesse! dis-je en m'adressant aux apprentis flics. Vous tombez bien, on vient de me taxer l'autoradio. C'est pour ça que vous êtes là?

Les trois se regardèrent, déstabilisés.

Il y avait un grand blond, un petit à lunettes baraqué et un moyen de taille comme d'aspect. Le petit à lunettes

baraqué respira un grand coup :

— Non... Euh... On vient de la part de l'inspecteur Sanucci. Il vous demande de lui rendre un...

Je me jetai sur lui. Nous tombâmes sur le capot d'une R 19 qui se mit à cracher tous les décibels de son alarme. Mais je lui sauvai la vie, au petit flic! A l'endroit où il se tenait trente secondes plus tôt s'épalaient maintenant les restes de mon dîner. Des pâtes à la bolognaise.

Ce n'est pas que je sois particulièrement télépathe, mais j'avais entendu la fenêtre de ma cuisine s'ouvrir avec fracas tandis que le jeune me parlait.

C'est alors que Nouria se mit à hurler depuis ladite fenêtre - mais à l'intention du public - qu'elle s'était fait un sang d'encre, qu'elle m'avait cru noyé, que je n'allais pas lui faire avaler que je sortais de l'eau à trois heures du matin, et d'abord pour qui je la prenais, elle savait très bien d'où je venais, si je croyais que j'allais coucher avec l'autre et manger chez elle, et puis tiens, voilà ce qu'elle avait fait du repas, je ferais bien de le ramasser et d'aller le manger avec cette salope, histoire de finir la soirée en amoureux, et cætera.

C'était pas mal joué, malgré un côté « scène du folklore méditerranéen » un peu excessif, puisqu'elle s'était débrouillée pour laisser entendre aux flics que j'avais un alibi. Et m'apprendre par la même occasion le scénario de cet alibi. Je suis sûr qu'elle s'était déjà mise d'accord au téléphone avec une de ses meilleures copines, au cas où, et que l'autre était prête à jurer, même sous la torture, que j'avais passé le début de la soirée dans son lit. Elle est comme ça, Nouria.

— Arrête ton cinéma, Nouria! criai-je en essayant de couvrir le hurlement de la sirène. C'est des stagiaires! C'est Sanucci qui les envoie!

Les stagiaires en question se regardèrent encore, cette fois un peu vexés que j'aie pu deviner leur médiocre statut avant qu'ils se soient présentés.

Nouria marqua un temps de réflexion. Vue d'en bas, comme ça, elle était superbe, à contre-jour, sa chevelure faisant halo. Sven Nykvist* n'aurait pas renié un tel cadrage. Je ne jurerais pas quant à moi que la pose n'était pas préméditée.

Elle évalua la situation - ou fit mine de l'évaluer - puis referma la fenêtre, l'air de dire : « J'ai fait de mon mieux,

*Sven Nykvist est un des plus grands chefs opérateurs du cinéma mondial. Il a travaillé pour Bergman et Woody Allen.

mon pote! Si tu ne veux pas de mon aide, eh bien, débrouille-toi tout seul! ».

— Ecoutez, les gars, je dis aux jeunes, j'en ai pour cinq minutes. Le temps de passer sous la douche et je suis à vous. Essayez de faire taire ce machin, en attendant.

Je grimpai à l'étage.

Les jeunes ne s'étaient pas formalisés du fait que je ne les aie pas invités à rentrer.

Elle avait au moins servi à ça, la comédie de Nouria.

* * *

Lorsque je redescendis, le décor avait changé. L'alarme s'était tue, mais la R 19 ne ressemblait que très approximativement à ce qu'elle était une demi-heure plus tôt.

J'ignore avec quoi les trois grâces avaient découpé le capot. Un ouvre-boîtes géant, peut-être? Ils avaient dû tomber sur le circuit de l'alarme ou sur le positif de la batterie par hasard, par élimination disons, après avoir tenté de la faire taire en bousillant le carburateur, le radiateur, en sectionnant les câbles des bougies, en crevant le réservoir du lave-glaces et tout ce qui dépassait du bloc-moteur. Visiblement le programme de leur stage de flics ne comprenait pas la mécanique ni l'électricité automobile. Ou alors ils n'allaient pas avoir la moyenne.

Tous les voisins étaient aux fenêtres, maintenant. Etonnant, si l'on pense que tout à l'heure, lorsque l'alarme gueulait, ils dormaient bien sagement.

Pourtant, ce qui sautait aux yeux, ce n'était pas les fenêtres éclairées du voisinage, mais le fait que les pâtes avaient disparu.

Le trottoir était propre.

Où étaient-elles passées?

Je me mis à examiner d'un œil soupçonneux Riri, Fifi et Loulou. Les auraient-ils mangées? Et si ce n'était pas le cas, pourquoi se seraient-ils donné la peine de tout nettoyer?

Je sentis qu'un jour j'écrirais un polar là-dessus.

En attendant, je dis simplement :

— C'est bon, les gars, allons-y avant que les flics s'amènent.

Ils eurent l'air un peu surpris, mais ce fut efficace.

Leur voiture démarra.

Une lueur mauvaise brillait au fond de leurs yeux.

II

Si je m'exprime parfois d'une manière bizarre, c'est que je suis métèque. Je ne suis pas né à Marseille. Je viens de Météquie du Sud. J'ai vu le jour sous le ciel des Pampas, en Argentine. Comme le Che... Che Guevara, oui. Et même que si je suis ici c'est un peu à cause de lui.

Le mot *che* veut dire « ami » en guarani. Le guarani, c'est la langue des Indiens du même nom, et certains mots de cette langue sont passés dans l'espagnol d'Argentine. Dont *che*. C'est même un mot dont on se sert assez souvent. A tel point que lorsqu'on parle devant d'autres latins, ça les fait marrer et ils nous appellent « les *ches* ». C'est ce qui est arrivé à Guevara quand il est allé à Cuba.

Après Cuba, et avant de se faire tuer dans la jungle bolivienne, il est allé un peu partout. Y compris en Argentine.

Un jour il s'est pointé à l'université de Buenos Aires et il a dit comme ça :

— Salut, je suis le Che. J'ai besoin de volontaires pour faire la *revolución*.

Il a remporté un franc succès. Aux volontaires il a dit qu'il partait pour la Bolivie mais qu'il comptait sur eux pour organiser en Argentine un groupe de guérilla urbaine qui lui donnerait un coup de main le moment venu.

Il faut dire qu'à cette époque, en Argentine, les militaires étaient au pouvoir. Ce qui donnait aux gens l'envie de faire ce genre de choses.

Un peu plus tard, le Che réussissait à se faire massacrer.

Et, quelques années après, je me trouvais parmi les dirigeants d'une énorme organisation clandestine de lutte armée. La plus puissante du pays. Elle avait un nom - un nom officiel, je veux dire - mais nous, nous

l'appelions « l'Orga ».

Attention, j'ai bien dit que je me trouvais PARMi les dirigeants. Ce n'était pas moi, le chef. C'était ma femme. Enfin... ma femme était l'un des chefs.

A cette époque-là ce n'était déjà plus les mêmes militaires. Ceux-là différaient des précédents en ceci qu'ils avaient décidé d'en finir une bonne fois pour toutes avec le problème que nous leur posions. Et de faire comme ils avaient fait avec les Indiens au siècle dernier. C'est-à-dire non seulement de nous tuer, nous, mais aussi d'éliminer nos familles, nos voisins, la concierge et le chat de la concierge. Même qu'en notre absence ils commençaient par le chat de la concierge, puis essayaient de remonter la piste au moyen d'aveux arrachés sous la torture.

Ce qui fait qu'on était sur les nerfs.

Quand je dis que je n'étais pas le chef de l'Orga, ce n'est pas par excès de modestie. C'est que, pour pouvoir l'être, il fallait avoir la tête farcie de bouquins.

Moi, je m'étais engagé pour emmerder les militaires. Je n'avais pas besoin qu'on m'explique le capitalisme, l'impérialisme, la plus-value et tout le toutim. Je trouvais que, sans les militaires qui parasitaient le pays depuis au moins cinquante ans, la vie serait déjà largement plus supportable. Surtout pour les plus pauvres.

Les gros bouquins de philo et de politique, c'était plutôt le rayon de ma femme. Mais elle ne se débrouillait pas mal non plus avec les armes à feu. En fait, je me demande dans quel domaine elle était mauvaise. Cela dit, je ne l'ai jamais vue en train de tricoter. Peut-être qu'elle n'était pas très forte en tricot.

En tout cas elle était belle comme mon couteau de plongée.

Pensez à Lauren Bacall jeune et sans maquillage et vous aurez une idée approximative de Chela.

* * *

Nous nous étions connus à la fac en 1967. J'étais en chimie. Elle faisait physique. Son copain aussi. Juan, il s'appelait. C'était peu après la visite du Che. Juan avait été son contact. Il avait la peau, les cheveux et l'air sombres. Il avait déjà fait de la taule pour tentative

d'insurrection et on disait qu'il avait été torturé. Ça lui donnait de l'autorité sur nous tous.

On a commencé à monter des opérations militaires. Pour récupérer des armes, pour se faire du fric. Pas pour nous, bien entendu. Pour l'Orga.

Chela a eu une fille de moi. Nous étions fous amoureux. Nous nous sommes mariés. Ça permettait de mieux se fondre dans le décor. Nous avons eu nos diplômes et un boulot. Mais en 1971 il a fallu tout laisser tomber et passer dans la clandestinité en catastrophe. On nous avait donnés aux flics. Alors nous nous sommes séparés pour des raisons de sécurité. Elle a gardé notre fille. On se voyait de temps en temps. Ça a duré deux ans comme ça.

Au fil des ans, l'Orga était devenue une machine toute-puissante. On a même été à deux doigts de prendre le pouvoir. On représentait une espèce de Robin des Bois collectif, adoré par la jeunesse, craint par les puissants.

Les prises d'otage avec rançon se succédaient. Les cadres d'entreprise amerloqués détalait comme des lapins.

Perón, qui avait été renversé en 1955 par les militaires, revint au pouvoir en 1973. Grâce à nous. Et au tapis rouge sang que nous avions déployé sous ses pieds.

Puis, trois ans plus tard, nouveau coup d'Etat.

Et là, ce n'était plus de la rigolade. Nous tombions comme des mouches.

Peu après, Chela m'annonça qu'elle me larguait pour Juan.

* * *

Quelques années ont passé. Je savais que ça n'allait plus très fort entre Chela et Juan. Un jour, il me déclara qu'il rompait avec elle. Moi, j'avais une autre version de l'histoire : Chela le larguait pour se remettre avec moi. Je ne lui ai rien dit. Mais, les affaires étant toujours les affaires, il me demanda dans la foulée de fabriquer une bombe pour la poser dans une maison que le chef des services secrets de la marine utilisait pour retrouver sa maîtresse.

Je ne sais pas si vous avez déjà posé une bombe.

Voici deux conseils au cas où vous devriez en poser

une. Un, essayez de la fabriquer vous-même. Deux, si vous ne pouvez pas la fabriquer vous-même, ne respectez pas l'heure qu'on vous a indiquée pour la poser, mais faites-le au moins une demi-heure plus tôt.

J'avais déjà fabriqué et posé pas mal de bombes. Exclusivement pour nous débarrasser des ordures. En fait, c'était très écolo comme truc. Et ce lieutenant de vaisseau en était une belle, d'ordure. Il avait torturé et zigouillé bon nombre de nos camarades. J'avais une dent contre lui.

Ma spécialité c'était plutôt la pose de bombes sous la coque des bateaux. Je plongeais la nuit avec ma combinaison noire, nageais un peu, sans bruit, avec mes longues palmes, et je collais le machin sous la ligne de flottaison du rafiote.

J'ai toujours été surpris de voir à quel point les gens se méfient peu des dangers des sports nautiques.

J'ai même failli couler une frégate lance-missiles en construction. Manque de pot, le fond était trop haut. Elle a juste été coupée en deux.

Mais ma fierté, c'est de n'avoir jamais tué d'innocent.

Ce coup-ci, ce n'était pas moi qui allait poser la bombe et il ne s'agissait pas d'un bateau. La maison n'était pas surveillée. La maîtresse du militaire, si, mais par nous. Pas folle, elle avait compris qu'une fois qu'on lui avait mis le grappin dessus on n'était pas du genre à la laisser partir dans la nature. Du coup, elle voulait du fric et un billet pour les Etats-Unis, via le Brésil, en échange du tuyau et du coup de main. Le gros con venait sans escorte à ces rendez-vous amoureux, de peur que l'affaire ne s'ébruite et que sa femme n'apprenne ses infidélités. C'est du moins ce que m'expliqua Juan.

Il me demanda de régler l'engin pour deux heures du matin. Il le remettrait lui-même à la fille, qui devait se barrer vers minuit. D'ordinaire le marin en chef restait là et dormait jusqu'au lendemain.

Je suivis ses instructions à la lettre.

Le surlendemain, l'attentat faisait la une des journaux. La bombe avait explosé à vingt-trois heures trente précises.

On voyait la photo du lieutenant de vaisseau Ordóñez et de Chela, ma femme, tous deux morts dans l'explosion.

* * *

Ma fille. Ma fille. Ma fille. Ma fille. Ma fille. Ma fille. Ma fille. Ma fille. Ma fille. Ma fille. Ma fille. Ma fille. Ma fille. Ma fille.

Cinq ans. Des yeux verts, comme des soucoupes. Encore plus maligne que sa mère.

C'était l'autre ordure, Juan, qui l'avait. Il ne pouvait pas faire de gosses. Il m'avait fait tuer la mère pour nous piquer la môme.

Bien sûr.

Il était fou de cette petite fille. Tout le monde était fou d'elle. De MA fille.

Julia. Julia. Julia. Julia. Julia. Julia. Julia. Julia. Julia. Julia. Julia. Julia. Julia. Julia. Julia. Julia. Julia. Julia.

La prétendue maîtresse qui devait poser la bombe puis s'envoler pour les Etats-Unis n'avait jamais existé. Ou plutôt, si. C'était ma femme, en quelque sorte. Juan se servait d'elle comme appât pour piéger des gradés. Et ce, probablement, depuis le début. Ce qui expliquait les sautes d'humeur et les déprimés de Chela. Ce qui expliquait également qu'elle avait fini par me quitter. Mais elle m'aimait vraiment, et avait mal supporté de me trahir ainsi, de se faire maquer par Juan pour le compte de la révolution.

Quand il avait compris qu'elle n'accepterait plus de faire ce boulot, il s'était servi de moi pour la liquider.

Il lui avait suffi de modifier le réglage de la bombe afin qu'elle explose plus tôt.

* * *

Je suis tombé.

Ce sont mes vieux qui m'ont sauvé.

Comme mon grand-père était né en France, ils sont allés au consulat. Là, un attaché compatissant m'a procuré, je ne sais comment, un passeport diplomatique. Il n'en était pas à son coup d'essai. Il s'est aussi occupé de m'extraire de ma prison clandestine. Un pozo... Un puits. En général on ne quittait ce trou que pour un autre trou, et le plus souvent en pièces détachées. Comme les

vaillants militaires venaient de massacrer de dangereuses religieuses françaises, ils craignaient un surplus de pression diplomatique. Ils ont donc laissé partir ce qui restait de moi.

En me mettant dans l'avion, l'attaché diplomatique m'a susurré un nom de banque à Genève et un numéro de compte. Il m'a demandé d'en changer afin que je sois désormais le seul à avoir accès au pactole. Je ne devais donner du fric qu'à la personne qui me dirait le mot de passe « Ferdydurke ». L'Orga me demanderait des comptes. Mais elle me faisait confiance, vu que j'avais subi la torture sans dénoncer personne et que j'avais été jusqu'à tuer ma propre femme pour la punir d'avoir trahi...

* * *

J'ai atterri à Marseille.

Pourquoi Marseille ? Je ne sais pas.

A cause de *la Marseillaise*, peut-être. Ce chant issu de la Révolution française. Liberté, égalité, fraternité. Deux, trois trucs dont j'avais sérieusement besoin.

A cause de la Méditerranée.

A cause d'une certaine image qui convenait à un petit projet commençant à trotter au fond de ma tête. Un projet dans lequel je puisais le peu d'envie de vivre qui me restait.

Dès que j'eus un peu repris mes esprits, je me rendis à Genève. A la banque je demandai le montant du solde.

Celle-ci m'apprit que j'étais le cadenas d'un coffre contenant trente-sept millions de dollars et des poussières, provenant des rançons.

Je pris une partie des poussières et rentrai à Marseille.

Julia.

* * *

Je commençai par dépenser une bonne partie de ces poussières afin de retrouver Juan. Et Julia.

Je fis des tas de voyages, au Brésil, en Uruguay...

Quand les militaires eurent ralenti le rythme des assassinats, je passai même clandestinement en Argentine. L'Orga n'existait plus. Je vis ce qui restait des anciens camarades. D'après eux, Juan était mort.

Disparu. Comme des milliers et des milliers d'autres. Un héros de plus, une ordure de héros.

Quant à ma fille, ni mes parents ni les parents de Chela ne l'avaient revue.

Quand elle était petite, elle aimait bien me chanter une comptine qu'elle avait apprise à la maternelle. Il y était question d'un pêcheur qui, jetant sa ligne dans l'eau, en ressortait, au lieu du poisson prévu, des tas d'autres choses. Il fallait énumérer ce qu'il avait pêché, ajouter au lot un nouvel objet plus ou moins incongru, et recommencer du début.

La chanson disait :

*Pipo le pêcheur
est allé au bord de l'eau.
Sur son hameçon il a mis un asticot.
Qu'est-ce qu'il a pêché, Pipo ?
Il a pêché un matelas,
Un poêle à charbon,
Une pendule à ressorts,
[...]
Il a pêché tout cela
Mais non, non, non,
Il n'a pas pêché de poisson !*

Au bout d'un certain temps, bien sûr, je faisais mine de ne plus supporter la monotonie de la chanson. En réalité j'étais son plus fervent admirateur, j'aurais pu l'écouter pendant des heures.

Je m'étouffais, je m'étranglais, je mourais empoisonné, victime des violentes convulsions déclenchées par son chant.

Petit à petit, on en était arrivés à un point où la seule mention par elle d'un mot de la chanson, voire d'une syllabe, provoquait en moi un effet spectaculaire. Ça la faisait beaucoup rire. Et cet arrangement tacite me convenait bien, car ses rires m'étaient encore plus chers que son chant. Ainsi je pouvais obtenir l'oubli du plus gros des chagrins en lui demandant de chanter la chanson du pêcheur et, aussitôt après, en la suppliant d'arrêter.

En réalité, nous faisions comme si elle avait sur moi

un pouvoir souverain. Comme si un bout de chou à fossettes pouvait faire ce qu'il voulait d'un dangereux criminel recherché par toutes les polices du pays.

Et au fond de nous-mêmes, nous savions que c'était vrai.

* * *

J'ai beaucoup chanté dans ma tête, pendant des années, la chanson du pêcheur. Je chantais qu'après avoir pêché des pendules, des vieilles chaussures, des éléphants, des machines à coudre et des téléviseurs, il pêchait une petite fille aux yeux verts grands comme des soucoupes, dont les joues se creusaient d'innombrables fossettes quand elle riait. Qu'il l'embrassait, qu'il la prenait par la main et qu'ils rentraient tous les deux à la maison.

III

Nous arrivâmes à l'Evêché, le grand poulailler de Marseille, rue Antoine Becker, en moins de temps qu'il n'en faut pour raconter sa vie.

Les trois petits cochons eurent d'abord beaucoup de mal à convaincre les plantons qu'ils étaient de la maison. Les quarts avaient changé depuis que les jeunots étaient partis me chercher, et on ne les reconnaissait pas. Apparemment, leurs cartes de poussins n'étaient pas une garantie suffisante de leur appartenance au poulailler.

Il fallut ressortir du parking souterrain en marche arrière et aller se garer ailleurs. De l'entrée principale on fit appeler Sanucci.

On finit par nous laisser entrer. On entendait des hurlements. Sans doute un drogué en manque. La routine, pour un établissement de ce genre. Mais ça me fit froid dans le dos. Même encore aujourd'hui ça me fait ça quand j'entends crier dans une boîte pleine d'uniformes.

Au deuxième étage, Sanucci nous attendait à la porte de l'ascenseur. Toujours égal à lui-même. C'était un bonhomme calme et plutôt souriant. Taille moyenne, légèrement enveloppé, quelques cheveux grisonnants coiffés en arrière. Une moustache noire. La cinquantaine. Il remercia les stagiaires, leur dit d'aller se coucher. Un court instant, je me demandai comment j'allais faire pour rentrer chez moi. Mais peut-être avait-il l'intention de me coffrer ?

J'avais connu Sanucci en 1982, au moment de la guerre des Malouines. A l'époque il m'avait donné un ou deux coups de main qui m'avaient rendu l'existence moins difficile. Je ne sais pas trop pourquoi je lui étais sympathique. Il faut dire que les Argentins ont la cote, par ici. Etonnant de voir à quel point ce pays peut encore faire rêver. J'ai renoncé à compter tous les gens qui m'ont dit avoir un parent parti en Argentine. Pour Sanucci, c'était un grand-oncle, je crois.

Il commença par s'excuser de m'avoir dérangé en pleine nuit. Et ajouta qu'il avait besoin de mes services comme traducteur.

Je le suivis dans un bureau où une femme d'une quarantaine d'années était recroquevillée dans une chauffeuse tout droit sortie d'Emmaüs-Design. Elle semblait épuisée d'avoir beaucoup pleuré. De temps en temps un grand frisson la parcourait. Cela me fit penser à ces petits tremblements de terre qui ont lieu juste après les gros, et qu'on appelle des répliques. En tout cas, elle avait dû subir une secousse degré six, au moins, sur l'échelle de Richter. A part ça, elle avait gardé les meilleurs restes d'une beauté caribéenne.

— On ne comprend pas un mot de ce qu'elle dit, m'expliqua Sanucci. Si ce n'est qu'elle vient du Venezuela. Essayez donc de la calmer. D'après l'employé de l'hôtel, sa chambre a été cambriolée. Elle a eu une crise de nerfs. Il nous faudrait quand même une déposition.

— ¿La puedo ayudar, señora ?

Elle se remit à pleurer, mais je parvins tout de même à comprendre qu'elle s'appelait Lurdes Díaz de Solórzano, et qu'elle et sa fille étaient à Marseille pour accompagner son mari en voyage d'affaires.

Ils louaient depuis une dizaine de jours un bungalow au motel des îles du Frioul. L'avant-veille, en début

d'après-midi, son mari était parti en ville avec leur fille, âgée de 24 ans. De son côté, comme elle était fatiguée, elle était restée sur l'île et devait prendre la navette le soir pour les rejoindre au restaurant. Un de ces restos à touristes du quai des Belges. Elle avait pris la navette. Arrivée au restaurant, elle avait attendu. Longtemps. Ni son mari ni sa fille n'avaient paru. Ayant laissé passer l'heure de la dernière navette, elle s'était résolue à prendre une chambre d'hôtel en ville. Le lendemain, de retour au Frioul, elle avait trouvé le bungalow cambriolé. Il n'y avait pourtant pas grand-chose à voler. Les cartes de crédit, le plus gros de leur argent et les bijoux, ils les portaient sur eux. En téléphonant à la société qui était en affaires avec son mari, elle avait appris qu'il n'avait pas honoré ses rendez-vous. Après avoir passé le reste de la journée à attendre vainement au motel du Frioul, elle avait finalement décidé de prendre la dernière navette, puis un taxi, pour alerter la police.

Elle souffrait beaucoup, quoiqu'elle semblât plus préoccupée par sa propre situation que par le sort de sa fille et de son mari. Les « qu'est-ce que je vais faire ? » et les « qu'est-ce que je vais devenir ? » revenaient souvent dans son récit. Je ne sais pas comment ça se passe à Caracas, mais à Marseille, ce sont moins les riches étrangères réfugiées dans les commissariats centraux que les disparus qui sont en danger. En général.

Au bout d'un moment, je réussis à la convaincre de raconter ça à Sanucci, qui entreprit de tout taper sur son bel ordinateur - mais oui, il y a des ordinateurs chez les flics, maintenant! -

Une sonnerie de téléphone nous interrompit.

— Oui, il est là...

— ...

— Il en a encore pour quelques minutes.

— ...

— T'en fais pas, je te l'envoie dès qu'il aura fini.

— ...

— À tout de suite.

J'écoutais la conversation téléphonique de Sanucci de l'oreille gauche tandis que je discutais avec Madame de l'oreille droite.

De toute évidence, il s'agissait de moi. Je me disais déjà que Sanucci n'avait pas dû me faire cueillir chez moi

à deux heures du matin par trois poulets, fussent-ils stagiaires, pour une simple histoire de traduction. D'autant plus qu'il savait plutôt bien se faire comprendre en espagnol et que des gens qui parlent cette langue, à Marseille, ce n'est pas ça qui manque. La moitié non-corse du poulailler devait avoir au moins un parent espagnol. Cette histoire que l'espagnol du Venezuela lui était incompréhensible, c'était des foutaises. L'espagnol du Venezuela est aussi éloigné de l'espagnol d'Espagne que l'espagnol d'Argentine l'est des deux autres. Et il me comprenait très bien, moi, quand je lui expliquais les paroles des tangos.

Je finis par en finir avec la déposition de Madame de Solórzano. Sanucci la réconforta, lui conseillant de prendre une chambre en ville le temps que durerait l'enquête, afin d'être plus facilement joignable. Il lui assura que toutes les polices de France et de Navarre se mobilisaient dès cet instant, toutes affaires cessantes, pour retrouver son mari et sa fille. Que lui et moi (!) étions à sa disposition vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il lui donna son numéro de téléphone et le mien (!) puis l'invita à monter dans une voiture de police qui l'attendait pour la raccompagner à l'hôtel.

Lorsque Madame fut partie, il me dit, sans se retourner :

— Il y a quatre consulats vénézuéliens en France : à Paris, à Lyon, à Bordeaux et à Marseille. D'après vous, pourquoi cette dame n'a-t-elle pas songé un seul instant, depuis la disparition de son mari et de sa fille, à s'adresser à son consulat ?

— Peut-être qu'elle ne savait pas qu'il y avait un consulat vénézuélien à Marseille. Pourquoi vous ne lui avez pas posé la question ? répondis-je en essayant d'étouffer un puissant bâillement.

— Ça vient juste de me traverser l'esprit. C'est toujours comme ça, les bonnes questions me viennent quand il est trop tard.

— Vous devriez faire de la chasse sous-marine. Ça entraîne précisément à ce genre de situations.

— Oh ! non, dit-il en s'esclaffant. J'ai horreur de manquer d'air ! Vous faites toujours ça sans bouteilles d'oxygène ?

Je m'abstins de lui dire que, s'il inspirait de l'oxygène à dix mètres de profondeur, il serait plus vite cuit que s'il

prenait de la mort-aux-rats, et que pour cette raison on remplissait les bouteilles de plongée avec le bon vieil air de Marseille.

— Oui, sinon on se fait importuner par les flics.

— Hé, hé! Excusez-moi, vous devez penser que je suis une brute! Vous faire venir à cette heure-ci... Tenez, j'ai reçu ça du *Phocéén*.

Le Phocéén est le canard des Patriotes Républicains et Socialistes de Marseille, comme vous devez le savoir. Les majuscules ne sont pas de moi, mais de la profession de foi dudit canard. C'est aussi le quotidien marseillais qui fait le plus gros tirage.

Sanucci me tendit un fax. Sur la feuille était reproduit un encart publicitaire (c'est du moins ce qui était imprimé entre parenthèses dans le filet qui l'entourait). Pourtant c'était loin d'être une publicité. Ou alors pas pour moi.

« *Un Marseillais honnête?* », tel était le titre.

« *Jorge Dréifus (ça c'est ma pomme), qui exploite une salle de cinéma de notre ville...* »

Je synthétise : l'auteur disait en substance que mon activité de diffusion de films d'art et essai à Marseille n'était qu'une couverture, que je possédais en Suisse une fortune de trente millions de dollars bien à l'abri du fisc français. Ce qui expliquait mes fréquents déplacements dans ce pays (cela faisait bien sept ans que je n'avais pas mis les pieds en Suisse!). Que cette fortune était mal acquise. Sans l'écrire noir sur blanc, l'auteur laissait entendre qu'elle provenait du trafic de drogue. Ce qui n'était pas étonnant pour un Sud-Américain. Que j'étais en quelque sorte le blanchisseur attiré de l'argent de la drogue de tous les cartels de toutes les villes de Colombie. On s'étonnait que les autorités - qui ne pouvaient pas ne pas être au courant de mes activités - ne semblassent pas s'intéresser à mon cas. L'article se concluait par un appel à la révolte des Marseillais encore honnêtes. C'était signé : *Comité mains propres, Marseille*. Pas d'adresse, une boîte postale à la poste de Colbert.

— J'ai fait vérifier, me dit Sanucci. Ils sont inscrits à la préfecture. Association loi 1901. C'est Tramier qui me l'a fait parvenir. Je crois que c'est votre ami, non?

C'était vrai. Jacques Tramier est un ami. Il vient souvent au cinéma et se débrouille toujours pour parler

de mes cycles cinématographiques dans le journal, bien qu'officiellement ce ne soit pas son rayon. En réalité, son rayon c'est les chiens écrasés. Mais ça lui permet de se mettre à dos la responsable de la rubrique culturelle, ce qui le met invariablement de bonne humeur.

— Il a réussi à stopper les rotatives en convainquant la rédaction du journal que si jamais ils publiaient ça, le tas d'argent qu'on leur avait remis pour le faire ne serait rien à côté de celui qu'ils devraient vous verser à la suite du procès en diffamation que vous leur collerez. Leur avocat est injoignable pendant la nuit. Et pour gagner du temps, Tramier leur a dit que si moi je confirmais les soupçons que l'article fait peser sur vous, ils seraient couverts légalement. Je crois que nous avons intérêt à appeler un avocat de votre choix et à nous pointer au journal en vitesse. Il doit avoir besoin de renforts, ce pauvre Tramier. Il joue son poste.

Sanucci avait raison.

Mon appel téléphonique réveilla Gaël Antoine Le Cozic, 8 mois, bébé de son état, qui réveilla son père Robert Denis Le Cozic, artisan ferronnier d'art de son état, qui décrocha le téléphone et réveilla Andrée Noémi Benamor, une amie de longue date mais aussi mère du premier, concubine du second dans le but de payer une part d'impôts en moins et avocate auprès du barreau de Marseille de son état. Encore à moitié endormie, elle me dit qu'elle avait très sommeil mais qu'elle acceptait tout de même de s'occuper de mes intérêts et de se déplacer incessamment jusqu'à la rédaction du *Phocéén* pour y exercer ses fonctions.

A quoi bon, pensais-je néanmoins, puisque de toute façon, même si *Le Phocéén* renonçait à publier ce machin, une bonne cinquantaine de personnes, au bas mot, devaient d'ores et déjà se dire que j'étais assis sur une fortune mal acquise. Une fortune dont je ne serais pas en mesure d'exiger la restitution au cas où l'on parviendrait à me la distraire.

Et ce, à Marseille.

Ville où le plus petit malfrat se prend pour Al Capone.

Ville qui est loin d'être en déficit de petits malfrats.

Autant dire que la saison de la chasse au Jorge Dréifus était ouverte depuis quelques heures.